



Annie ÉPELBOIN, Assia KOVRIGUINA, *La Littérature des ravins : écrire sur la Shoah en U.R.S.S*

Paris, Robert Laffont, 2013, 294 pages

Boris Czerny



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/1213>

DOI : 10.4000/res.1213

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 585-588

ISBN : 978-2-7204-0524-2

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Boris Czerny, « Annie ÉPELBOIN, Assia KOVRIGUINA, *La Littérature des ravins : écrire sur la Shoah en U.R.S.S* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXIV-3-4 | 2013, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/1213> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.1213>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

Revue des études slaves

Annie ÉPELBOIN, Assia KOVRIGUINA, *La Littérature des ravins : écrire sur la Shoah en U.R.S.S*

Paris, Robert Laffont, 2013, 294 pages

Boris Czerny

RÉFÉRENCE

Annie ÉPELBOIN, Assia KOVRIGUINA, *La Littérature des ravins : écrire sur la Shoah en U.R.S.S.*, introduction de Catherine COQUIO, Paris, Robert Laffont, 2013, 294 p., index, notes. ISBN 978-2-221-12709-4 (br.)

- 1 Le livre publié par Annie Épelboin et Assia Kovriguina s'inscrit dans un double mouvement de (re)découverte de la spécificité de la Shoah en Ukraine¹ et de la littérature se rapportant aux tueries des populations, principalement de la population juive sur le territoire soviétique². Généralement les exécutions massives, que ce soit à Kertch, Odessa ou encore à Kiev, ou dans d'autres localités moins importantes, se déroulèrent aux abords de ravins naturels (*jar*) ou de fossés anti-chars. Selon des études récentes la décision d'exécuter tous les Juifs – hommes, femmes et enfants – dans ces ravins, ne fut prise que vers la fin juillet ou en août 1941. Avant cette date, les tueries n'avaient pas encore leur caractère soudain et massif. Ainsi les commissaires politiques (juifs), les membres (juifs) du Parti communiste, étaient exécutés en premier. Les hommes et les femmes ainsi que les enfants étaient d'abord employés à des tâches humiliantes et exténuantes avant d'être progressivement amenés jusqu'aux lieux de massacres où ils étaient tués selon un processus et des modalités établies par l'historien Raul Hilberg dans son livre *l'Anéantissement des Juifs d'Europe*, qui reste aujourd'hui encore un ouvrage de référence³. Après les Juifs, parfois en même temps qu'eux, d'autres personnes (non juives) ont été également assassinées et enfouies dans la terre des fossés : Tsiganes massacrés par campements entiers, prisonniers de guerre, et de

très nombreux « paisibles citoyens soviétiques » selon la terminologie utilisée en U.R.S.S. pour désigner toutes les victimes – juives et non juives – tuées, assassinées, martyrisées pendant la Grande Guerre patriotique. C'est à ces femmes et à ces enfants, juifs pour la plupart, que de nombreux écrivains soviétiques dédièrent leurs œuvres, le plus souvent des poèmes, qui font l'objet d'une présentation chronologique et thématique dans le livre sur *la Littérature des ravins*. Ainsi tout au long des 294 pages sont évoquées des personnalités célèbres de la création littéraire soviétique, Lev Ozerov, Boris Sluckij, Il'ja Sel'vinskij, et bien entendu Vasilij Grossman, Il'ja Èrenburg et Anatolij Kuznecov dont le « roman témoignage » sur Babij Jar n'a été publié en version intégrale que très récemment en français, ainsi que des noms moins connus du grand public tels que Ol'ga Anstej et Ljudmila Titova. La majorité des textes présentés et analysés par les deux A. avec beaucoup de finesse et de sensibilité littéraire furent publiés dans la presse soviétique durant la guerre et, plus précisément, au moment de la découverte des charniers.

- 2 En dépit de la qualité de fond et de son écriture, le livre soulève un certain nombre d'objections concernant tout d'abord le titre. Comme cela est justement évoqué dans la première partie intitulée « Le façonnement de la mémoire », il y a une distinction essentielle entre la Shoah relevant d'une pratique industrielle, mécanisée de l'anéantissement dans des camps d'extermination d'une part et les tueries massives renvoyant aux formes primitives de massacres d'autre part. Certes le terme Shoah est entré dans les esprits et est associé à la disparition de six millions de Juifs européens dans leur ensemble, mais précisément une présentation de textes généralement non traduits en français se rapportant à des faits inconnus ou mal connus aurait peut-être mérité plus d'audace et d'exactitude dans la formulation du titre. En effet, le mot Shoah est également lié au film documentaire de Claude Lanzmann et au parti pris de ne pas « montrer » en raison même de l'impossibilité de faire ressurgir devant le spectateur ce qui s'était passé. Mais, dans le cas des massacres des ravins, les traces – écrites et matérielles – existent et sont encore visibles, si visibles d'ailleurs que le père Desbois a pu mener ces dernières années des expéditions sur les lieux des massacres qui étaient pour la plupart déjà connus. Une documentation abondante permet de reconstituer précisément les différentes vagues de tueries qui se déroulèrent à Babij Jar, dans la banlieue de Kiev, ainsi que les différents lieux de massacre à l'intérieur même du ravin⁴.
- 3 Ces documents, leur existence, démontrent bel et bien, que dès l'entrée de l'armée allemande sur le territoire soviétique, les plus hauts responsables politiques et militaires, en U.R.S.S. comme en Occident furent au fait des exactions commises contre les populations civiles et de la décision de massacrer systématiquement les Juifs de Russie lors de tueries massives. Nous abordons ici une question centrale concernant la structure même du livre dont le contenu hésite entre l'analyse littéraire – la partie la plus réussie – et la contextualisation de l'écriture des témoignages. En cherchant à aborder sans la délimiter fermement cette « littérature des ravins », les A. ne marquent pas assez la distinction entre « connaissance » et « mémoire ». Comme le montrent les études sur la presse américaine, soviétique et « palestinienne » en hébreu, « le monde savait⁵ ». Il ne s'agit pas seulement des organes du NKVD et de tous les corps d'armée et de la sécurité civile et militaire qui se dépêchèrent de mener des interrogatoires des civils, et ce dès la libération des localités – l'ouvrage passe sous silence les différentes sources des témoignages collectés –, ni même de la commission chargée d'enquêter sur les massacres perpétrés sur le territoire soviétique ou des collectes effectués par les

rédacteurs et collaborateurs du *Livre noir*, mais tout simplement de l'opinion publique internationale qui pouvait trouver une large couverture des faits dans les pages des revues et journaux comme *Davar* (en hébreu) ou *Newsweek*⁶. Les A. soulignent maintes fois – et selon nous de manière trop schématique – le silence qui entourait en U.R.S.S. le massacre des Juifs par les Nazis. La question est très complexe. Rappelons toutefois qu'à la fin de la guerre, Staline évalua à sept millions le nombre total de victimes soviétiques civiles et militaires. D'autres parents de morts au combat – juifs et non juifs – ou assassinés – juifs et non juifs – durent se sentir floués par ce chiffre ridiculement bas. Faut-il par conséquent expliquer par la seule raison de l'antisémitisme de Staline et des dirigeants soviétiques le mensonge qui entourait l'identité juive de la très grande majorité des personnes massacrées lors des tueries de masse ? La réponse ne peut être ni catégorique ni univoque. Quant à l'absence de mémoire ou plutôt au déni des faits en U.R.S.S., déni sur lequel insistent fortement – et à juste titre – les A. en rappelant les épisodes autour du poème *Babi Jar* d'Evgenij Evtušenko et de la publication du roman-document de Kuznecov, la présentation de la situation laisse à penser que l'Occident fit son « devoir de mémoire » et qu'à l'Est ce ne fut que mensonge, tromperie et censure (p. 52) : « Les autorités américaines et anglaises ont préféré ne pas nommer les choses par leur nom et dénoncer comme tel le génocide dont ils étaient informés [...]. Mais, à la différence de ce qui s'est passé en U.R.S.S., la réalité a été révélée ailleurs dans toute son horreur dès la fin du conflit. » Il conviendrait de se mettre d'accord sur la notion de « révélation ». Combien de temps les amitiés coupables d'un ancien président français ont-elles été occultées ? Combien de temps a-t-il fallu pour que la responsabilité de l'État français dans la déportation des Juifs de France soit reconnue ? Combien de temps pour que le film *Le Chagrin et la Pitié* de Marcel Ophüls passe les fourches de la censure de la radio-télévision française ? Combien de temps pour que soit corrigé le texte sur les plaques dans les rues de Paris et des autres villes de France annonçant sobrement : « dans cet immeuble des enfants français ont été raflés par la Gestapo » ? Comparaison n'est pas raison et ces questions toutes rhétoriques ne cherchent pas à nier l'évidence : la Shoah était un sujet tabou en U.R.S.S.⁷ et la littérature soviétique, selon les A., a failli dans la mission généralement reconnue à la création littéraire russe : « En Russie, tant pendant l'époque tsariste que durant la période soviétique, c'est à la littérature qu'à été dévolu, par-delà sa fonction artistique, le rôle de ce qui est ailleurs de l'ordre du politique. » (p. 71). Le sujet déborde largement le cadre d'une recension, mais il est possible de s'interroger sur une forme de « mythisation » de la littérature russe qui serait profonde, philosophique, politique, par opposition et contraste avec les littératures bien plus accessibles et légères – inconsistantes ? – dans les autres langues. En l'occurrence ce n'est pas la création littéraire russe qui n'a pas été à la hauteur, mais bel et bien les chercheurs occidentaux qui avaient accès à des textes connus – les poèmes cités dans l'ouvrage – et qui jusqu'à présent n'ont pas su les exploiter correctement. Enfin, les A. citent de nombreux auteurs juifs ou d'origine juive, mais elles évitent avec habileté d'aborder la question de la littérature juive-russe, même si, pour l'écrivain Margarita Aliger, il est dit qu'elle « se vit brusquement confrontée à l'identité juive » (p. 80) et « beaucoup des écrivains découvreurs des massacres, s'ils étaient juifs, l'avaient cependant “oublié” » (p. 184). Il faut alors s'interroger sur la possibilité dont disposaient les Juifs d'occulter leur origine dans un pays comme l'U.R.S.S. où l'appartenance nationale était tout sauf un fait anodin. Admettons que certaines personnes aient perdu le sens de leur judaïté et qu'elles l'aient retrouvé dans les circonstances de la Destruction (*Hurban*). Il faut alors sonder cette identité ne se

gonflant de liquide vital comme une éponge que dans le contexte le plus destructeur et, par conséquent, il est nécessaire d'analyser pourquoi et comment les œuvres de ces écrivains d'une identité juive retrouvée se distinguent thématiquement et poétiquement des textes des auteurs non juifs, mais cela n'est pas fait.

- 4 En dépit de toutes les remarques critiques qu'il suscite, *la Littérature des ravins* est un ouvrage fondamental et essentiel tout simplement parce qu'il permet précisément de mettre en question des *a priori* et aussi et surtout parce qu'il aborde le domaine peu connu en France de la poésie sur les tueries de masses composée en U.R.S.S. pendant la guerre. Ne serait-ce que pour cette raison le livre de A. Épelboin et A. Kovriguina mérite toute notre attention.

NOTES

1. УНИЧТОЖЕНИЕ ЕВРЕЕВ В СССР В ГОДЫ НЕМЕЦКОЙ ОККУПАЦИИ (1941-1944): СБОРНИК ДОКУМЕНТОВ И МАТЕРИАЛОВ, éd. I. Arad, Jérusalem, 1992; *the Shoah in Ukraine: history, testimony, memorialization*, éd. Ray Brandon, Wendy Lower, Bloomington, Indiana University Press, 2008.
2. Maxim D. Shroyer, « Jewish-Russian poets bearing witness to the Shoah, 1941-1946: textual evidence and preliminary conclusions », in *Studies in Slavic languages and literatures: ICCEES* [International Council for Central and East European Studies], Congress Stockholm, 2010: papers and contributions, éd. Stefano Garzonio, PECOB's volumes, 2012 (Bologna: Portal on Central Eastern and Balkan Europe), p. 55-119; Boris Czerny [Čorni], « ЛІТЕРАТУРНІ СВДЧЕННЯ МАСОВОГО ЗНИЩЕННЯ ЄВРЕЇВ У БАБИНОГО ЯРУ », in *БАБИН ЯР: МАСОВЕ УБИВСТВО І ПАМ'ЯТЬ ПРО НЬОГО: МАТЕРІАЛИ МІЖНАРОДНОЇ НАУКОВОЇ КОНФЕРЕНЦІЇ 24-25 ЖОВТНЯ 2011 Р., М. КИЇВ*, Kyïv, Ukr. centr vivčeniija istoriï Golokostu, Gromad. k-t dlja všanuvannja pam'jati žertv Babinogo Jaru, 2012, p. 198-211; Ljuba Jurgenson, « СПАДЩИНА БАБИНОГО ЯРУ В ЛІТЕРАТУРІ », *ibid.*, p. 211-221; Maksim Shroyer, *I saw It: Ilya Selvinsky and the legacy of bearing witness to the Shoah*, Boston, Academic Studies Press (Studies in Russian and Slavic literatures, cultures, and history), 2013.
3. Raul Hilberg, *la Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Folio, 1985 (1961).
4. БАБИЙ – ЯР ЧЕЛОВЕК, ВЛАСТЬ, ИСТОРИЯ: ДОКУМЕНТЫ И МАТЕРИАЛЫ В 5 КНИГАХ; КНИГА 1: ИСТОРИЧЕСКАЯ ТОПОГРАФИЯ, ХРОНОЛОГИЯ СОБЫТИЙ, éd. Tat'jana Evstaf'eva, Vitalij Naxmanovič, Kyïv, Vneštorgizdat, 2004.
5. Kiril Feferman, *Soviet Jewish stepchild: the Holocaust in the Soviet mindset, 1941-1964*, Saarbrücken, VDM Publishing, 2009.
6. *Why didn't the press shout? American and international journalism during the Holocaust*, éd. Robert Moses Shapiro, introd. Marvin Kalb, New York, Yeshiva University Press – Hoboken, KTAV Publishing House, 2003.
7. Arlen Bljum, « ОТНОШЕНИЕ СОВЕТСКОЙ ЦЕНЗУРЫ (1940-1946) К ПРОБЛЕМЕ ХОЛОКОСТА », *ВЕСТНИК ЕВРЕЙСКОГО УНИВЕРСИТЕТА В МОСКВЕ*, 1995, no 2, p. 156-167.

AUTEURS

BORIS CZERNY

Laboratoire ERLIS EA 4254 Université de Caen – Basse-Normandie